

Les débardeurs



Débarder, déjorer en terme d'autrefois, rude métier que celui-là, où il faut une coordination parfaite entre l'homme et le cheval. On découvrira sur ces photos les différents attelages que nos braves utilisaient au cœur de la forêt pour en sortir les troncs que les bûcherons avaient façonnés, à l'époque naturellement tous écorcés.

En plus des attelages, il y avait tous les outils, les coins, les chaînes, chaque objet avec un nom bien précis. Ces noms d'autrefois qui se sont perdus ou se perdent à grande vitesse. A retrouver dans les ouvrages spécialisés. Ils vous seront proposés ultérieurement si la chance favorise nos recherches à cet égard.

Le professeur Piguet a passé très rapidement sur le métier :

Le noble tronc, une fois sectionné en « billions », il importait de les « déjorer », c'est-à-dire de les traîner à port de char. L'opération s'effectuait de préférence en hiver, au moyen de « l'aïndzerei » ; plus tard de la luge à plots, invention locale d'un type spécial. La « queue » du sapin, aussi appelée « coucheron », demeurait d'ordinaire sur place. Il en était de même des troncs plus ou moins tarés, réputés ne pas valoir la voiture. Ces « convenyè » pourrissaient sur place des décades durant¹.

Jean-François Robert, ingénieur-forestier, a précisé le travail :

¹ Auguste Piguet, Le travail du bois, 1986, p. 7

Avant que des véhicules à moteur ne pénètrent en forêt avec leurs décibels et leurs gaz d'échappement, c'est le cheval qui tractait, de préférence sur la neige, les charges que l'homme n'aurait pu déplacer par ses propres moyens. Si certains bûcherons étaient aussi débardeurs, tous ne pratiquaient pas ce métier car tous ne possédaient pas de cheval. Un métier à part, qui n'est jamais force brutale mais savante mise en œuvre de lois non écrites, subtile synthèse entre le poires de la bille, son centre d'équilibre (qui détermine le point d'attache) et l'angle selon lequel doit s'exercer la traction, dans un art qui mêle habilement la force intelligente du cheval et la ruse qui déjoue l'obstacle ! Et lorsque la ruse ne suffit plus, le « cric » est là, puissant, râblé, avec sa manivelle à cliquet qui interdit de reperdre le chemin gagné centimètre par centimètre ! Mais qui dit débardage sous-entend jeux de chaînes diverses, « commangles² », simples ou doubles pour prendre les billes en traîne, « pied de biche » pour arracher les languettes (décommangler «), « clameaux » pour ancrer les billons entre eux sur le char ou la luge, trâineaux avec ou sans les « écaffes », ces appuis amovibles pour le transport des stères³.



La famille Pesenti des Piguet-Dessous, s'était fait une spécialité du débardage et du voiturage. Il est probable qu'une partie des photos présentées la concerne.

² On dit aussi « coumangles », donc « découmangler ».

³ Jean-François Robert, La mémoire des combiers, 1994, p. 14.



Ce « mahousse » a permis à un photographe de croquer cette scène mémorable. Un tronc, est-ce le gros fût d'une monstrueuse chotte, qui ne vaudrait plus un franc de nos jours et qu'on laisserait pourrir bien tranquillement dans la forêt ou au milieu du pâturage. L'affaire d'un bon demi-siècle.





Jules-Louis Rochat, scieur des Charbonnières, et l'un de ses débardeurs. Le travail était vraiment rude l'hiver au cœur de la forêt, autant pour les hommes que pour les chevaux.



Débardage au Risoud. Photo prise par un professionnel pour être présentée à l'exposition agricole de Lausanne de 1910.

Que reste-t-il de ces chars et luges de débardage ? Pas grand-chose sans doute. On sait néanmoins qu'il y a une luge de ce type dans un galetas des Chabonnières, ainsi qu'une grande luge. Deux véhicules dont le nombre à la Vallée doit être minime et cela malgré qu'ils étaient des dizaines et des dizaines autrefois.



A défaut des originaux, on se contentera un jour des copies de Arnold Golay dit Noldy. Voir le chapitre consacré à ce maquettiste.